

Petite Histoire du Casino à Allègre
Document rédigé par Jean Thomas pour les Amis d'Allègre

" Le résultat de mes investigations est limité, car ma demande de renseignements adressée au Service Archives du Casino à St-Etienne n'a pas reçu de réponse!

A ma connaissance, et selon mes souvenirs d'enfance, donc avant 1939/1940 jusqu'en 1945, voici donc ce qu'il en fût.

Le casino d'Allègre, succursale 278, fut fondé avant la guerre de 1914-18, vers 1910 (entre 1908 et 1914). La photo de mes grands parents en témoigne de par la mode de l'époque. Il était situé au 4 rue N-D de l'Oratoire actuellement, car à l'époque et jusqu'à une date récente, il n'y avait pas de n° à la " rue des boucheries". Le déménagement à l'emplacement actuel, en contrebas de la place du Marchédial se situe juste avant la 2ème guerre mondiale (1940-45).



Voici le nom des gérants successifs :

- J-Baptiste et Mathide-Angélique (" Angéline ") DUFOR (1907-1945)
- M et Mme BOUHIOL (1945- ?)
- Un intérimaire venant de Loudes
- M et Mme CHABANON de Riom-es-Montagne
- M et Mme André AJASSE fév. 1969-1996
- Yves et Nicole BOYER depuis 1996

Je n'ai de souvenirs que ceux concernant J-Baptiste et Angéline DUFOR, mes grands-parents.

D'abord, d'où venaient les marchandises ? de St-Etienne à la gare d'Allègre par le train, avoir été commandées par lettre !

A l'époque, c'est M HUGON, qui effectuait les livraisons de la gare d'Allègre à la succursale avec une carriole à chevaux : il effectuait aussi d'autres transports, y compris ceux des pompes funèbres.

Mon grand plaisir fut d'ouvrir - ou d'aider à ouvrir- les caisses de bois cloutées à l'aide d'un marteau en fer noir dont l'extrémité du manche était fourchue de manière à saisir facilement la tête des clous pour les extraire, et ce surtout en période de fêtes avant lesquelles nous recevions les jouets ! Ensuite venait l'inventaire, le stockage au dépôt, la mise en rayon mais aussi, précision oblige, la manipulation des marchandises livrées en vrac : le café, le sucre cristallisé, etc. Le café était livré torréfié et en grains, puis vendu après avoir été moulu en magasin dans un gros moulin à la manivelle fort esthétique. La vent s'effectuait au poids dans des sacs papier de contenance variable, à la demande. Même chose pour le riz, le sucre cristallisé, ...

La maison mère livrait tout, y compris les fruits et légumes, présentés dans des cageots ou cagettes : défense de tâter, de manipuler les marchandises : il y avait systématiquement 5% de pertes par cageots et ces fruits invendables, qui les mangeait après nettoyage ou " curetage " ? Nous pardi ! c'est ce que nous appelions les " fruits maison ".

Le pourcentage bénéficiaire était fixé par contrat et variait selon les catégories, le plus élevé étant celui des

alcools !

Mon grand-père avait, pour faire ses tournées dans les villages du canton, une camionnette bâchée toile: je n'ai jamais entendu dire qu'il ait failli à cette fonction quel que fût le temps de la saison, même pendant la guerre 1939-45, où le ravitaillement en essence lui posera maints problèmes.

La guerre ! Parlons-en ! Temps de restrictions, alimentaires en particulier : paradoxalement, ma grand-mère y trouva un surcroît de travail en collant les tickets de rationnement le soir jusqu'à minuit et plus, sans lesquels, après envoi par la poste, tout renouvellement eût été impossible. J'ai vu aussi son mari "se débrouiller " pour fournir à ses clients un maximum de fruits et légumes que n'expédiait plus St-Etienne, ce qui lui valut une dénonciation par un voisin auprès des gendarmes, eux-mêmes réjouis que leurs épouses trouvent au magasin assez de fruits et légumes pour aider à survivre.

Derrière le magasin il y avait la réserve, où je passais obligatoirement pour monter à l'étage me coucher : je me rappelle avoir découvert une fois, pas plus, (et cédé à la tentation) une boîte de 2 kg (au moins) de biscuits : ce n'est que lorsqu'on a voulu la vendre que mon grand-père s'aperçut qu'un souris l'avait délestée de la moitié de son contenu !

Son mari avait été pour 4 ans fait prisonnier, Mme Marie NEGRON devint la salariée de Casino, c'est-à-dire des gérants, pendant la période. La guerre terminée, ils retrouvèrent leur maison de Darsac et le métier de marchand de vins. C'est mon grand-père qui devint client et ami sous forme d'un petit tonneau de vin de temps à autre. Je leur ai rendu visite quelquefois : la dernière à Marie peu de temps avant son récent décès. En me voyant elle me dit : " qu'est-ce que tu m'en as fait voir ! " Ah oui....tant que ça !!!

Le voisinage :

- D'abord la famille Grellet de la Deyte, pour moi assez invisible, car Madame priait la bonne d'aller quérir le nécessaire au Casino.
- Plus haut, Ferrand (le père de Roger et Marcel), négociant en oeufs, volailles, champignons,
- Un huissier de justice (dans la maison Rosier actuelle)
- 2 marchands et réparateurs de chaussures: le fils de l'un d'eux (Raberin) devint un industriel de la chaussure et son frère, mon condisciple à l'école primaire d'Allègre et plus tard à la faculté dentaire de Lyon ; le second négociant avait perdu une jambe à la 1ère guerre mondiale, ce qui ne l'empêchait pas de fréquenter avec succès les rivières à truites du coin !
- l'immédiat voisin du Casino était boucher (Saby)
- pour compléter, il y avait, place du Marchédial, au moins 3 ou 4 cafés, une pharmacie, un bureau de tabac où je suis allé , un 1er avril, chercher 10 grammes de " poudre d'entresol " : poisson d'avril signé Marie Négron. L'été et l'automne, il y avait de part et d'autre de l'entrée de ce bureau de tabac, des claies dans lesquelles séchaient des lamelles de cèpes cueillis par leurs enfants instituteurs ;
- un magasin de mode tenu par les demoiselles Chapon
- une quincaillerie tenue par la famille CROHAS
- un médecin logé à l'hôtel de Bar
- et plus loin dans la rue un collègue du casino (ou concurrent c'est selon) : les Economats du Centre
- une bourrellerie-sellerie tenue par la famille DUCHAMP

L'animation :

Selon moi, deux manifestations une religieuse, une laïque :

- il y avait à l'époque 2 prêtres, le curé et le vicaire, en soutanes bien sûr ; l'été c'était le patronage pour les jeunes, football certes mais aussi une variante du scoutisme avec sortie sac à dos et couchage dans la fenièze chez un paysan. Pendant l'année, aux fêtes, messe à la Chapelle et processions ; j'ai encore un diapo kodakrome représentant l'office et l'assistance très nombreuse avec notables et corps constitués ;
- et le mercredi, le marché ce qui valait de se lever une heure plus tôt, pour préparer les étalages et le déjeuner car l'activité durait jusqu'à 13 heures environ et à ce moment, le cousin, la connaissance, le camarade de guerre venait, l'un boire un " canon " , l'autre un " Quina " pour les dames. A l'époque, les paysans au sens propre du terme (ceux qui ont en charge le pays, le paysage), " menaient " leur travail à vendre sur le foirail c'est-à-dire sur le Marchédial, à l'aide de charrois tirés par un cheval. La négociation était rituelle : proposition, sur papier ou à l'oreille, discussion, transaction et accord fixé au café devant un " canon " (un rouge) et scellé avec une pièce de cent francs pour faire " bonne fin ".

Texte de Jean Thomas (Août 2006)

© Les Amis d'Allègre